

gny, cette douce jeune fille tant aimée aussi. Peut-être son mariage avec elle allait-il réveiller le souvenir de ces drames qui avaient dû être si cruels pour sa mère. Et peut-être les soupçons injurieux, quand sa conduite avait toujours été si honorable.

—Non, non, s'écria-t-il, je ne veux plus, je ne dois plus penser à Henriette de Mègrigny ! Ah ! cette fois, tout est bien fini entre elle et moi. Tout se brise, tout se casse, tout s'effondre autour de moi ! Il me faut vivre à présent comme ma mère, dans la solitude de l'isolement.

Après un silence, employé à essayer ses yeux, il reprit :

—Hier, j'avais encore toutes mes illusions ; nous avons reçu trois lettres de Paris, une de M. Beaugrand, une de Mme Beaugrand et l'autre... de Henriette... On parlait de mariage, de bonheur ! Dérision !... C'était hier ; aujourd'hui, j'ai toutes les désespérances !

Et dans l'explosion de sa douleur, il s'écria :

—Adieu, Henriette, chère Henriette, adieu !

.....
 Au bout d'un instant, un peu plus calme, il se mit à réfléchir.

Qu'allait-il faire !

Il décida que, jusqu'à nouvel ordre, il ne parlerait de rien à sa mère.

Il aurait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son horrible souffrance, pour que ni dans ses yeux, ni sur son visage sa mère ne pût soupçonner ce qui se passait en lui.

— J'attendrai la réponse, se dit-il, et alors j'écrirai à Mme et M. Beaugrand pour leur dire que je ne peux plus être l'époux de Mlle de Mègrigny.

VIII

LA LETTRE

André avait à redouter l'œil clairvoyant de sa mère, habituée depuis longtemps à lire dans les yeux de son fils ; mais avec cette puissance de volonté, dont il avait déjà donné des preuves, le jeune homme couvrit son visage, ainsi qu'il le voulait, d'un masque impénétrable.

Toutefois, habile comme elle l'était à saisir la pensée de son fils, à deviner ses impressions, la dame en noir n'eut pas à l'observer longuement pour se convaincre qu'il avait quelque chose. Quoi ? André s'était composé une physionomie qui mettait au défaut, cette fois, la perspicacité de sa mère.

Aussi ne s'inquiéta-t-elle point. Elle mit " le quelque chose " sur le compte des affaires de la sous-préfecture qui n'étaient pas sans causer, parfois, de sérieuses préoccupations au jeune sous-préfet.

Dans les lettres reçues la veille, Mme Beaugrand annonçait à Mme Clavière et son fils que son mari, sa fille et elle quittaient Paris pour s'installer dans leur chère résidence de Bresle.

Dans cette même lettre, Mme Beaugrand invitait Julie Verrier et Charlotte Pinguet à s'arrêter au château avant de rentrer à Paris. On les recevrait à Bresle avec tant de plaisir, et l'on serait si heureux de les avoir quelques jours !

—L'invitation est des plus gracieuses, et vous devez l'accepter, avait dit Mme Clavière aux deux femmes.

Et tout de suite il avait été répondu que Julie Verrier et Charlotte s'arrêteraient à Bresle où elles arriveraient le samedi soir, car elles étaient à la veille de quitter Avranches.

Le samedi, après le premier déjeuner, Mme Clavière conduisit ses amies à la gare. On s'embrassa une dernière fois, sur le marche-pied du wagon, en se promettant de se revoir dans le courant de l'été, peut-être même avant la fin du printemps.

Après ces quinze jours passés avec ses amies, pendant lesquels elle était complètement sortie de ses habitudes, se donnant plus de mouvement et de distractions que dans toute une année, la Dame en noir se retrouvait seule. Mais elle ne s'ef-

frayait pas de retomber dans le calme de son existence monotone. Nous savons combien elle chérissait la solitude.

Tout de suite après être rentrée chez elle, reprenant sa vie de tous les jours, elle se remit à ses occupations ordinaires.

Chez elle, depuis longtemps, tout était habitude. L'emploi de son temps était méthodique, réglé sur le cadran de la pendule. A moins qu'elle ne fût dérangé pour une cause quelconque, elle ne faisait jamais à une heure de la journée ce qu'elle devait faire à une autre.

On comprend que, sa vie ainsi ordonnée et n'étant jamais oisive, elle ait pu vivre pendant tant d'années sans éprouver l'ennui du désœuvrement.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, elle se rendit à l'église pour entendre la messe.

Pendant la moitié de l'office, bien qu'elle pensât constamment au comte de Rosamont que Julie avait aperçu, elle tint la tête baissée, paraissant plongée dans un pieux recueillement.

Elle s'était promis de vaincre sa curiosité et de ne pas jeter un regard de côté. Elle aurait bien voulu savoir cependant si le personnage était là. Mais, se faisant violence, elle résistait au désir curieux.

Elle tint bon jusqu'à l'élévation. Alors, en redressant son buste et sa tête inclinée, elle tourna son regard vers le pilier.

Le personnage était là, et si vite qu'il se fût rejeté en arrière pour se dérober aux regards de la Dame en noir, elle avait eu le temps de voir son visage et de le reconnaître.

C'était le comte Rosamont.

Elle ne fut pas beaucoup étonnée ; n'avait-elle pas pressenti, deviné que c'était lui ? Mais elle était troublée au point de ne plus savoir ce qu'elle faisait et d'oublier le lieu où elle se trouvait.

Au bout d'un instant, très pâle, extrêmement agitée, elle se leva et se dirigea vers la porte de l'église.

Beaucoup de personnes se disaient :

—Il faut croire que la mère du sous-préfet vient de se trouver subitement indisposée."

De sa place, derrière le pilier, M. de Rosamont, inquiet, suivit Mme Clavière des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'église. Alors il poussa un soupir et courba la tête.

Rentrée à la sous-préfecture, la Dame en noir se réfugia dans sa chambre où elle s'enferma. Elle se laisse tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, dans un fauteuil.

Elle laissa échapper un gémissement sourd, prit sa tête dans ses mains, et aussitôt ses larmes, trop longtemps contenues, coulèrent en abondance.

—Mais que me veut-il donc ? se disait-elle. Mon Dieu, est-ce que je n'ai pas déjà assez souffert à cause de lui ? Pourquoi ne m'a-t-il pas complètement oubliée ? Pourtant je n'ai rien fait, rien pour qu'il se souvienne de moi !

J'étais tranquille, je ne voyais plus rien de sombre dans l'avenir... Et maintenant... Ah ! j'étais trop heureuse !

.....
 André, dans son cabinet, était, lui aussi, dans un indescriptible état d'agitation.

Avant peu, certainement, il aurait une explication avec sa mère.

Nous connaissons la noble fierté d'André et l'exquise délicatesse de ses sentiments. Son devoir était tout tracé : il devait renoncer à Mlle de Mègrigny et en informer immédiatement M. et Mme Beaugrand.

Ah ! il souffrait horriblement, et elle lui coûtait à écrire, cette lettre, qui allait frapper si cruellement celle qu'il aimait. Cependant, aucune hésitation ne le retenait. Le devoir était là, il fallait faire son devoir.

Il poussa un long roupir, prit sa plume et écrivit d'une main assez ferme :

"Madame et Monsieur,

"Nul ne peut compter sur l'avenir, qui n'a, trop souvent, que de fausses promesses, et il est des êtres que la fatalité a